



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 12/01/1998
Conférence n°2798

LA MALADIE DE ROBERT SCHUMANN

par Régis POUGET

De nombreux auteurs ont été tentés d'expliquer l'œuvre d'un auteur ou d'un compositeur par sa maladie. Je ne pense pas la chose raisonnable. CHOPIN est devenu tuberculeux à la suite d'une laryngite mal soignée et composait bien avant d'être malade. La musique de Franz SCHUBERT n'a pas grande relation avec la maladie qui l'a emporté si jeune.

La maladie, surtout la maladie mentale fascine et, depuis NERVAL ou ARTAUD beaucoup ont vu dans la folie la source du génie ou de l'inspiration.

Pour Robert SCHUMANN, si tous s'accordent pour admettre sa maladie mentale, des hypothèses les plus invraisemblables ont été avancées sur cette maladie et sur ses rapports avec l'œuvre du compositeur.

Nous appuyant sur une étude sérieuse fait par un de nos élèves, le docteur Philippe ANDRE, nous voudrions évoquer à partir d'éléments de sa vie, des pistes en faveur de l'hypothèse que nous émettons.

Lorsque Philippe ANDRE, m'avait fait part de son intention de travailler sur ce sujet, nous avons eu un long entretien. Il avançait l'hypothèse de certains psychiatres penchant pour un état mental de type schizophrénique. Je lui avais conseillé d'ouvrir l'éventail des hypothèses pathogéniques, ne croyant pas à la nature schizophrénique de ces troubles. Avec MERLEAU-PONTY, je pense que la maladie mentale n'est pas créatrice par elle-même et que, sans le génie préexistant, l'art produit par les schizophrènes est de l'ordre des productions enfantines pour les fêtes annuelles des écoles maternelles. Les convaincus y voient tout ce qu'ils ont décidé d'y voir, les autres n'y aperçoivent qu'un intéressant barbouillage qui n'a d'intérêt que pour celui qui l'a réalisé et pour ses fidèles.

Essayons de séparer ce qui participe de la personnalité et de son génie créateur et ce que la maladie a apporté de négatif et éventuellement de positif.

Comme toute observation à prétention médicale ne saurait déroger à la règle de commencer par les antécédents familiaux puis personnels, nous nous y conformerons d'autant plus volontiers que certains ont pensé que SCHUMANN était atteint de psychose maniaco-dépressive dont on connaît les caractères héréditaires.

BIOGRAPHIE

Dans la famille paternelle, le grand père Friedrich Gottlob appartient à une famille de cultivateurs de la région de ZWICKAU. Il poursuit des études de théologie et devient pasteur puis archidiacre. Son épouse née BOHME a été fréquemment malade, sans que ses troubles fassent l'objet de la moindre indication. Ils ont cinq enfants dont l'aîné August Gottlob (1773 - 1826) qui est le père de Robert, après des études à Leipzig s'établit libraire à WEIDA, puis, à partir de 1808, créera une maison d'édition à ZWICKAU.

Marié en 1785 à Johanna Christina SCHNABEL, dont il aura cinq enfants, il est décrit comme un homme calme, sérieux et d'humeur triste, souvent asthénique et sujet à des malaises de type pseudo-vertiges. Grand admirateur de Lord BYRON, il meurt à l'âge de 53 ans.

Du côté maternel, le grand père est chirurgien. On dispose de peu de renseignements sur lui ainsi que sur son épouse et sur leur enfants, excepté la mère de Robert. Elle jouissait d'une bonne santé physique mais était sujette à des crises anxieuses et traversait des périodes d'abattement, de tristesse et d'asthénie. Elle décrit dans sa correspondance ces crises au cours desquelles elle n'a goût à rien et se sent incapable d'efforts intellectuels. C'est une nature sensible. Elle écrit des poèmes et joue du clavecin. Plus âgée que son mari de trois ans, elle lui survit dix ans et meurt en 1836, âgée de 67 ans, ce qui à l'époque était un âge avancé.

Les parents de Robert ont eu quatre fils et une fille. Il est le dernier alors que son père est âgé de 37 ans et sa mère de plus de 40. A signaler aux terroristes de la prévention qui voudraient interdire aux femmes de procréer à cet âge-là.

Les trois aînés meurent jeunes : Julius du choléra en 1833, Edouard en 1839 et Charles en 1849. Robert gardera toujours des relations privilégiées avec leurs épouses : Emilie, Thérèse et surtout Rosalie qu'il admire.

La seule fille Emilie, née en 1805 était d'une grande beauté lorsqu'à l'âge de 10 ans, une maladie de peau vient lui rendre l'existence difficile. Il sera question même d'aliénation mentale à forme intermittente et, à l'âge de 20 ans, elle se suicide en se jetant dans le vide depuis une fenêtre.

Par souci de clarté dans notre exposé, nous inverserons l'ordre chronologique et nous parlerons rapidement de ses propres enfants, qu'il a eu de Clara, épousée en 1839, pendant les seize ans de leur vie commune. Ce sont, dans l'ordre : Marie née en 1841, Elise en 1843, Julie en 1845, Emile en 1846, un garçon mort à la naissance en 1847, Ludwig en 1848, Paul Ferdinand en 1849, Eugénie en 1851 et Félix en 1854.

Ludwig est interné en 1870 dans une clinique d'HEILENSTADT qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort en 1899. La description que sa mère fait de la nature de ses troubles, en particulier le délire, de même que le début à l'âge de 22 ans, évoquent une schizophrénie.

Robert SCHUMANN naît le 8 juin 1810 à ZWICKAU en Saxe. Son enfance est marquée par un milieu éducatif essentiellement féminin, douillet et protecteur. Il y montre un caractère accommodant, paisible, ouvert et insouciant. Sa mère dont il est le dernier enfant, venu sur le tard, l'appelle affectueusement « Lichter Punkt », point de lumière.

Contrairement à d'autres grands compositeurs il ne ait pas montre d'un génie précoce et ne subit pas le forçage si habituel. A 7 ans seulement, comme il est courant dans les familles de la petite bourgeoisie allemande de l'époque, il commence à étudier la musique avec KUNTSCH qui est organiste. Il ne révèle aucun don exceptionnel, bien qu'à l'âge de 10 ans, il déchiffre les symphonies de MOZART et de BEETHOVEN, et se montre plutôt attiré par la littérature. Il lit beaucoup, profitant largement des facilités que lui procure la librairie familiale : GOETHE, SCHILLER, RICHTER et, sans doute sous l'influence paternelle, BYRON.

En 1826, un an après le suicide d'Emilie, son père meurt subitement. Agé de 16 ans, Robert, déjà taciturne, devient sombre. Il s'isole, devient apathique, se replie sur lui-même et cet état rend ses relations avec sa famille difficiles. Cette crise dure près d'un an. Il en sort mûri et reprend une certaine activité. C'est, nous semble-t-il, une réaction de deuil habituelle.

Il connaît les amours de son âge : deux sans lendemain avec deux jeunes filles de son âge : Nanni PATSCH et Liddy HEMPEL, un plus profond qui est en fait un sentiment d'admiration amoureuse, amour platonique, inaccessible, amour d'adolescent, pour Agnès CARUS, femme d'un médecin, fine, cultivée et musicienne qui, plus âgée que lui révélera la musique de SCHUBERT.

A la mort du père, le frère aîné a pris la direction de l'entreprise familiale. Avec l'appui de leur mère, il suggère à Robert d'entreprendre des études de droit, ce qu'il fait EN 1828? d'abord au collège de ZWICKAU puis à LEIPZIG où il arrive au mois de juin. Il est déçu par la communauté étudiante turbulente, tapageuse et violente, portée sur la boisson, à laquelle il s'intègre mal. Il vit isolé et le supporte mal. Il traverse une nouvelle crise de tristesse, plus courte que la précédente. Il se distrait en assistant aux concert et en fréquentant les sociétés musicales. Agnès CARUS le met en relation avec WIEDEBEIN chef d'orchestre

à BRUNSWICK qui lui prodigue de vifs encouragements après avoir entendu quelques unes de ses compositions et l'oriente vers la musique.

Invokant auprès des siens le prestige de deux professeurs de droit, THIBAUT et MITTERMAYER, il quitte, en 1829, Leipzig pour Heidelberg où il trouve une ambiance et un climat plus proches de ses goûts. Pendant les deux mois des vacances d'été il visitera l'Italie qui ne laissera pas sur lui l'impression qu'elle a fait à Frantz LISZT.

L'année qui suit à Heidelberg, sans histoire, il mûrit longuement son projet d'abandon du droit pour se consacrer entièrement à la musique.

Le 30 juillet 1830, il prend sa décision et la communique par lettre à sa mère dont la réponse ferme, mise en garde contre les risques d'une telle décision, restera sans effet.

Au mois de septembre 1830, il retourne à Leipzig et commence à travailler chez Friedrich WIECK, professeur de piano connu et surtout père d'une fille âgée de 11 ans : Clara. Il travaille le piano de manière intensive, de 8 à 9 heures quotidiennes.

A cette époque, se succèdent chez lui les périodes d'isolement au cours desquelles il écrit à sa mère des lettres dans lesquelles il se plaint de douleurs multiples : à l'estomac, à la tête, au cœur et où il manifeste une crainte excessive des maladies, qui durent quelques semaines puis disparaissent aussi soudainement qu'elles sont apparues. Elles alternent avec des périodes d'exaltation où il fréquente à nouveau ses amis qui le considèrent comme un joyeux compagnon, capable d'animer une soirée par de qualités de boute en train.

A l'été 1833, il contracte une maladie qui se caractérise par une fièvre intermittente accompagnée de frissons et d'une impression de froid permanent pour laquelle on a pu évoquer le paludisme mais qui guérit sans aucune suite et sans aucune rechute.

A l'automne, nouvelle crise d'angoisse à la mort de son frère Julius et de son épouse Rosalie. Le 17 octobre, il a un accès aigu que les auteurs modernes appelleraient « attaque de panique », qu'il décrira avec précision et détails dans une lettre à Clara. Trois semaines plus tard, tout est rentré dans l'ordre toujours en très peu de temps. Il fréquente à nouveau ses amis et mène même joyeuse vie. On le voit souvent au Kaffebaum, établissement à la mode, où se retrouvent les artistes et où la bière, dans une atmosphère obscurcie par la fumée du tabac, coule à flots.

Il crée une revue musicale, la « Neue Zeitschrift für Musik ». Le premier numéro paraît le 3 avril 1834. Le succès, ce qui peut nous étonner aujourd'hui, est rapide. La période est féconde et heureuse. Il fait la connaissance de Frédéric CHOPIN et de Félix MENDELSON qui restera un de ses plus fidèles amis.

L'annonce de la mort de sa mère le 4 février 1836 ne provoque pas de réaction importante de deuil.

Son maître WIECK , apprenant qu'il est amoureux de Clara, éloigne sa fille qui renvoie à Robert, avec ses lettres la sonate en fa dièse qu'il lui avait adressée. WIECK va s'acharner contre lui d'une manière qui ressemble à de la haine. Des années de chicane, de procès et de vilénies vont suivre.

SCHUMANN fréquente les cafés et se met à boire. La correspondance qu'il entretient avec Thérèse, sa belle-soeur, si elle ne se situait pas en pleine période romantique, pourrait laisser planer des doutes sur les limites de ses sentiments fraternels.

Il va habiter VIENNE et en éprouve à la fois l'ingratitude envers les grands musiciens et les agréments faciles de la capitale si bien qu'il ne compose plus pendant six mois.

A la fin de 1839, apparaît une nouvelle crise d'isolement et de repli sur soi, accompagnée d'idées de culpabilité et d'aboulie, à la suite des nombreuses tracasseries que WIECK multiplie à son encontre. N'est-il pas allé jusqu'à l'accuser d'alcoolisme et n'a-t-il pas mis en doute son équilibre mental, invoquant même son hérédité.

En mars 1840, la rencontre avec Frantz LISZT à Leipzig est le début d'une profonde amitié. MENDELSON joue les premiers lieders de SCHUMANN.

L'été voit ses ennuis avec WIECK se terminer par sa victoire. Le premier août, le tribunal autorise son mariage avec Clara qui sera célébré le 12 septembre et condamne l'irascible beau-père à douze jours d'emprisonnement pour diffamation.

Les années 1841,1842 et 1843, malgré quelques dissensions provoquées par la carrière de concertiste de Clara, sont fécondes en création. WIECK repent et peut-être calmé par sa condamnation, fait amende honorable et se réconcilie avec son beau-fils.

En 1844, Clara est invitée en Russie pour y donner une série de concerts et y obtient un grand succès. Pour lui qui suit en qualité de mari de l'artiste, les angoisses réapparaissent, avec leur cortège de phobies, de troubles du sommeil, d'asthénie, d'aboulie, de crises de pleurs. Pour la première fois, il ressent un tremblement des membres. Il continue de travailler. Deux cures thermales à CARLSBAD seront sans effet sur ses troubles qui, au contraire s'aggravent. Apparaissent des douleurs dans les oreilles et des acouphènes qui l'inquiètent

A son retour il subit un échec quand il postule à la succession de MENDELSON pour la direction du GEWANDHAUS. Niels GADE, un danois, lui est préféré.

Nouvelle rechute à l'automne 1844 à DRESDE où la famille s'est installée et où elle restera jusqu'en 1850, suivie d'une amélioration au printemps suivant. La rencontre avec WAGNER le déçoit. Pendant toute l'année 1846 il vivra dans un état d'abattement permanent. Une cure au bord de la mer ne donne rien. Son médecin lui interdit toute activité.

A la fin de l'année, Clara l'emmène à VIENNE où elle est engagée pour une série de concerts qui n'auront pas le succès escompté. Une accalmie se produit et Robert qui a

recouvré toutes ses forces, peut composer le premier acte de GENOVEVA. L'édifice s'écroule quand il apprend la mort de MENDELSON le 4 novembre 1847. Comme toujours, à cet état succède une période d'intense activité. Il compose MANFRED et termine GENOVEVA en 1848 puis en 1849 achève les « scènes de la forêt ». Les projets de voyage fourmillent, aussitôt oubliés. Les décisions contradictoires se multiplient. Ses achats inconsidérés surprennent son entourage. Il est obligé de noter immédiatement ses compositions, sinon il les oublie au fur et à mesure.

Son dernier frère Charles meurt au mois d'avril 1849 sans qu'il manifeste de réactions. Au contraire, ce sera une année d'intense production musicale. Il écrit à HILLER une lettre le 3 décembre 1849 dont une phrase est surprenante « Il faut bien travailler tant qu'il fait jour ».

Nommé à la direction de l'orchestre de DUSSELDORF en 1850, il y arrive le 2 septembre. L'année suivante il fait montre d'une grande activité et se plaint de crises anxieuses et de malaises qu'il nomme « vertiges ». Une nouvelle crise qui l'oblige à rentrer chez lui, survient en 1852 sur le trajet de WEIMAR où son ami LISZT a obtenu la représentation de « MANFRED », ce qui empêche le compositeur d'y assister.

Il souffre d'insomnies, d'acouphènes, de fatigue permanente de moments de distraction où il est inconscient de ce qui se passe. Son élocution devient de plus en plus difficile et sa parole est embarrassée. Il éprouve de grandes difficultés pour diriger l'orchestre et ses relations avec les musiciens se tendent, jusqu'à ce qu'en 1853 il soit incapable de toute direction. Pour ne pas froisser sa susceptibilité, bien qu'un nouveau chef soit nommé pour l'assister, il ne dirigera que ses propres oeuvres. Il en ressent une profonde humiliation et son journal se tarit.

Il devient adepte des tables tournantes. Ses proches parlent d'hallucinations auditives. En juillet, se croyant paralysé, il refuse de se lever et ne le fera que sur l'injonction de son médecin. En août il éprouve du mal à s'exprimer et à se faire comprendre, tellement sa parole est bredouillante. Le concerto pour violon et orchestre qu'il compose est jugé par Clara et JOACHIN, violoniste de grand talent, si faible qu'ils en interdisent l'édition. Précarité des jugements artistiques, BRAHMS et la postérité le considéreront comme un chef d'œuvre !

L'ensemble des symptômes s'accroît en 1854. Les hallucinations auditives deviennent permanentes. Ses propos et l'étrangeté de son comportement déroutent ses proches. Il écrit à STERN, Kappelmeister à BERLIN, pour lui proposer d'échanger sa place contre la sienne dont il a oublié qu'il ne l'occupe plus.

Clara relate que les douleurs terribles ne le quittent plus et provoquent des hurlements. Il ne supporte plus le moindre bruit, écrit de la musique « dictée par des anges » dont il affirme qu'ils volent autour de lui, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par des démons

menaçants. Il lit la bible en permanence se plaint que l'on fouille dans son cerveau et s'accuse de crimes.

Le 26 février au matin, sans chaussures et sans veste, trompant la surveillance de Clara, il s'enfuit vêtu de sa seule robe de chambre se jeter dans le Rhin. Des mariniers le sauveront de la noyade.

Quelques jours plus tard, il entre à la clinique d'ENDENICH où il mourra deux ans plus tard, sans en être sorti.

Les premiers jours de son hospitalisation, il est très agité, agresse le personnel et est l'objet d'hallucinations auditives. Il se calme ensuite, passe les journées allongé sur son lit ou dans une chaise longue et parle peu. dans ses lettres, il n'exprime pas de sentiments affectueux envers Clara ou leurs enfants, lui qui aimait tellement les enfants. Il n'y est question que d'objets familiers. Sa dernière lettre est datée du 5 mai 1855. ensuite il ne se livre plus qu'à des activités stéréotypées sans but. Les visiteurs qu'il reçoit lui trouvent une attitude « mécanique ». Le délire est devenu permanent ainsi que le tremblement. BRAHMS qui, comme Clara, a toujours dénié au début la maladie de Robert est déçu de le trouver tout à fait étranger à la réalité.

Les derniers écrits sont peu cohérents et presque illisibles. Ce sont des rêveries autobiographiques, des ébauches de lettres qu'il signe « membre d'honneur du ciel ».

Le docteur RICHARDZ qui le soigne rappelle Clara par un télégramme mentionnant l'urgence et le pronostic fatal. Quand elle arrive le 28, elle le trouve dans un état de cachexie avancée. Il n'a plus l'usage de ses membres supérieurs. Les convulsions et les cris annoncent l'agonie. elle dure peu. Il meurt le 29 juillet dans l'après-midi. La veille il avait dit à Clara : « je sais ».

QUELLE MALADIE A FRAPPE ROBERT SCHUMANN ?

Plusieurs diagnostics ont été avancés. On a parlé de schizophrénie, diagnostic invraisemblable si l'on prend en compte l'extrême sensibilité du musicien, ses intérêts multiples pour, en dehors de la musique, la littérature où il montre un goût très sûr, le latin, le grec, les voyages. Il a eu des amitiés durables, profondes et solides. Dans sa jeunesse il pouvait être un joyeux compagnon capable d'animer une soirée, aimant manger, fumer et boire. Il aimait les enfants et souhaitait avoir une nombreuse famille, ce qu'il a réalisé.

On a avancé aussi une psychose maniaco-dépressive en invoquant ses périodes d'abattement suivies de périodes d'exaltation de l'humeur, le suicide de sa sœur et la maladie d'un de ses fils et sa tentative de suicide. Cette dernière a un tel caractère d'absurdité qu'elle ne correspond en rien au suicide soigneusement et minutieusement préparé, organisé et

exécuté des maniaco-dépressifs. Entre les crises surtout anxieuses, il n'est pas improductif, bien au contraire.

Le diagnostic qui nous paraît plus probable est celui de paralysie générale, état d démence d'installation progressive frappant le sujet adulte et dont l'origine est une syphilis contractée des années auparavant. La syphilis n'est contagieuse que dans ses phases primaire: le chancre et secondaire : la roséole, ce qui rendrait compte que Clara n'ait jamais été contaminée par lui.

La maladie débute entre 35 et 50 ans et évolue entre 10 et 15 ans. Souvent précédée d'une période prémonitoire aux signes multiples et inconstants, elle passe inaperçue pendant quelques années. On peut citer parmi les signes les plus rencontrés : la baisse de l'activité intellectuelle, péniblement ressentie par le sujet auquel tout travail est devenu pénible du fait de la diminution ou de la perte de l'initiative et de l'énergie et des accès de tristesse sans cause extérieure, des céphalées durables, des douleurs fulgurantes et des périodes d'aphasie.

Trois types de début ont été notés. Le premier est une excitation euphorique associée ou non à des excès alcooliques. Le déficit intellectuel est déjà présent.

Le deuxième est une marqué par l'asthénie physique et psychique, accompagnée de préoccupations hypochondriaques, d'une impression de fatigue générale, de faiblesse musculaire, de sensations de brûlures, de tiraillements, de piqûres et de vide du cerveau. L'humeur est changeante, les accès de découragement sont fréquents, dans un cortège d'anxiété, de pleurs, et de sentiment d'incurabilité. On note des troubles de la mémoire et du jugement.

Dans le troisième type, l'affaiblissement intellectuel domine le tableau clinique. Il se manifeste par de l'indécision, du désintérêt, une perte de l'initiative.

A la période d'état, le signe majeur est l'affaiblissement du jugement qui se traduit par des propos ou des actes illogiques ou absurdes et par la difficulté de synthèse intellectuelle. La parole devient embarrassée, l'écriture illisible. La perte de la mémoire, importante, est compensée par une tendance à la fabulation. Le respect des convenances sociales disparaît, l'humeur est instable, le sujet devient irritable, enclin à des colères brusques et injustifiées. L'évolution se fait vers le désintérêt et l'indifférence.

Parmi les autres signes et symptômes on a constaté un délire des grandeurs dans un tiers des cas, un délire hypochondriaque dans 15% des cas et des épisodes oniroïdes au cours duquel le sujet a des hallucinations auditives, des rêveries délirantes et des illusions auditives.

A ce stade de la maladie les signes physiques sont évidents : troubles moteurs qui s'expriment par de la maladresse au début puis de véritables parésies, tremblements, secousses musculaires, embarras de la parole, troubles de l'écriture. Des exercices difficiles

comme la pratique d'un instrument de musique sont longtemps possibles chez ceux qui en ont une longue pratique, en raison de la conservation des automatismes.

L'amaigrissement, la cachexie, l'apathie totale constituent les signes de a phase terminale, qui , en l'absence de traitement, était toujours fatale. Des rémissions peuvent en prolonger l'évolution.

La description de cette maladie qui a pratiquement disparu de nos jours et dans nos pays, correspond à ce que l'on peut relever dans l'évolution de l'état de Robert SCHUMANN, même dès le début.

L'état de démence est évident dès 1853, mais on en trouve les premiers signes nets à partir de 1844 : comportements peu logiques et même absurdes, troubles intellectuels tels la perte de la mémoire. A cela il faut ajouter le bredouillement, la difficulté de la parole, les paralysies, les céphalées, les douleurs térébrantes, qui traduisent l'envahissement du système nerveux par le processus dégénératif, plus tard l'incapacité professionnelle contre laquelle il lutte au prix d'efforts désespérés.

Si l'on ajoute que de nombreux artistes, de grands créateurs, des hommes d'état exceptionnels présentent un degré plus ou moins important de cyclothymie, sous-tendue par une anxiété créatrice, nous pouvons admettre qu'un compositeurs comme SCHUMANN, à la sensibilité à fleur de peau ait eu des variations de l'humeur, ait traversé des périodes d'abattement où il était sujet au doute suivies de périodes très fécondes où le sujet créateur rattrape en quelque sorte le temps. Son activité n'est pas improductive comme celle du maniaque mais porteuse de sens, de projet, de rêve et de réalité entremêlées et d'espérance.

N'oublions pas que Robert SCHUMANN ne s'est marié qu'à l'âge de trente ans et qu'il a eu l'occasion de mener la vie libre des étudiants puis des artistes de l'époque, qu'à cette époque où n'existait aucun traitement réellement efficace, la syphilis a fait des ravages parmi ces populations que l'on nommerait aujourd'hui « à risques ».

Alors la vérité existe-t-elle dans ce domaine ? Pour avoir toujours enseigné que le seul diagnostic est le diagnostic différentiel parce qu'il permet, préservant le doute, de rester disponible pour toutes les hypothèses, je me garderai bien de conclure formellement.

Il n'empêche que je penche pour celui de paralysie générale chez un homme sensible, à la personnalité cyclothymique et anxieuse, comme les grands créateurs.